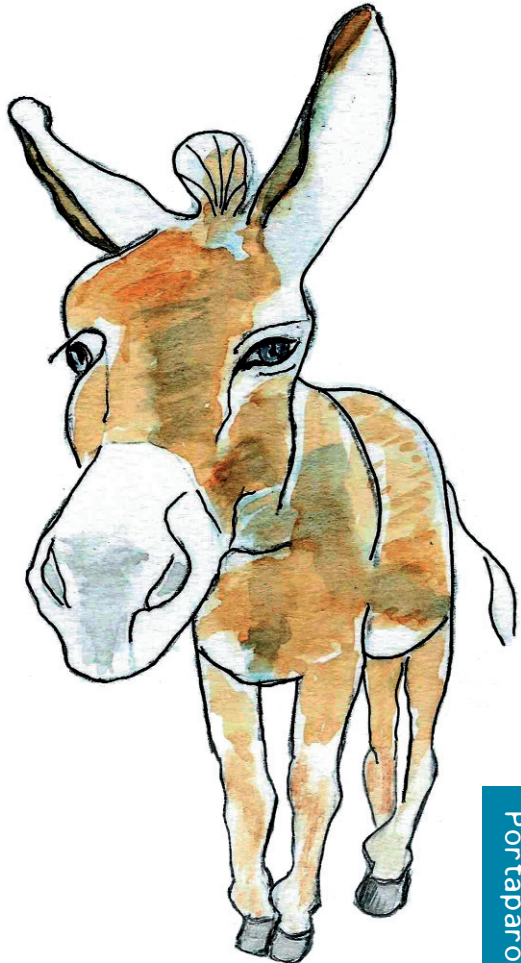


Richard Laborier

Lorem ipsum



Richard Laborier
LOREM IPSUM

Conte

Collection I venticinque
dirigée par Elisabetta Sibilio

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

7, rue Yvan Audouard
13200 Arles (France)
Tel. +33 4 9091 3861
www.portaparolefrance.com
info@portaparole.it

ISBN 978-2-37864-000-2

Première édition mai 2018

La vie de Gustave serait d'une extrême banalité si le hasard ne plaçait pas sur son chemin d'étranges rencontres.

Si chaque homme porte en lui un imaginaire façonné dans l'enfance, certains, les plus pragmatiques, le mettent de côté alors que d'autres, les rêveurs, lui laissent une place de choix. Gustave est de ces derniers et c'est un maître de la godille entre la réalité et son monde onirique. C'est ainsi que, partagé entre son imagination et les exigences de la vie et les renoncements qu'elle impose et auxquels la sagesse commande de consentir, Gustave se laisse entraîner dans un voyage qui le mènera aux confins du monde.



Exposé dès son enfance aux cultures et aux langues étrangères, amené à la littérature par le désœuvrement forcé d'années en pensionnat dans la pure tradition classique, Richard Laborier préféra très vite les chemins de traverse à ceux, bien balisés, de l'éducation traditionnelle. Contraint de renoncer à des aspirations artistiques ou littéraires, il connut une carrière de juriste international sans jamais renoncer à un goût prononcé pour les arts et à la curiosité pour d'autres modes de vie ou de pensée, pour d'autres cultures, avec le souci de balayer toute forme d'ethnocentrisme.

Ayant mis un terme à son activité professionnelle, il eut enfin l'occasion de se consacrer en dilettante, d'abord à la promotion d'artistes plasticiens ou de musiciens, puis de s'impliquer personnellement dans la diffusion de textes poétiques et notamment, d'œuvres de Saint-John Perse ou Yannis Ritsos.

Son journal de bord tenu au cours de plusieurs périple en mer, fourmillant d'anecdotes et de notes humoristiques sur les aléas du voyage, a été publié sous le titre *Lettres de mon cargo* (Portaparole 2016).

Il se demandait si l'on en finirait un jour avec cette canicule, la pire et la plus longue qu'il ait jamais connue. Il avait oublié depuis quand cette chape de plomb écrasait la ville ; des jours, des semaines peut-être. Oui, ça devait bien faire des semaines que l'air était irrespirable, une vraie fournaise qui rendait les journées pénibles et plus encore, les nuits passées à se retourner dans le lit sans trouver le sommeil, jusqu'au moment où, abruti de fatigue et trempé de sueur, on tombait dans une espèce de torpeur. En permanence, la moiteur de l'air, les teintes parfois crépusculaires du ciel permettaient d'espérer qu'un orage apporterait enfin un peu de fraîcheur. Parfois, au loin, très loin, un roulement de tambour semblait l'annoncer, et l'on devait se contenter de ces grondements sourds, lointains, étouffés.

« Bon sang ! » se dit-il en s'essuyant le front, « je me demande pourquoi je ne suis pas parti à la campagne ! ». Au fond, ce n'était pas la peine de se poser la question, il savait bien que c'était la conséquence à la fois de son horreur du trafic routier et de son indolence. Il aurait pu partir avant la grande transhumance des vacances s'il n'avait remis chaque jour son départ au lendemain, jusqu'au moment où, les beaux jours s'étant installés, on avait appris que les

routes étaient bloquées, d'abord par des manifestations de chauffeurs-routiers organisant des barrages, des opérations escargot ; ensuite, par tous ces gens pressés de se rendre au bord de la mer ou à la montagne. Les routes embouteillées, les conducteurs énervés, les klaxons, il supportait beaucoup de choses, mais pas ça. Maintenant, il le regrettait. Il serait tellement mieux à la campagne, dans sa petite maison, plus fraîche que cet appartement situé en plein cœur d'une ville transformée en fournaise.

Bien sûr, il aurait encore pu partir, mais cette envie s'évanouissait à la seule idée de prendre la route par cette chaleur torride.

Attablé à la terrasse de la brasserie où il venait chaque jour pour siroter un café — c'était un rituel auquel même la chaleur accablante ne l'avait pas fait renoncer — il s'amusait lui-même à se voir balancer mollement et sans y croire entre le pour et le contre, fallait-il se décider à partir à la campagne en dépit des conditions pénibles qu'il ne manquerait pas de devoir supporter, ou valait-il mieux rester ici à attendre un orage libérateur ? Il sourit en pensant à un professeur qu'il avait eu jadis et qui se plaisait à énoncer sur un ton pompeux des sentences morales et des maximes ampoulées. Celles qui lui étaient adressées contenaient souvent le mot « velléitaire » qui s'accompagnait d'une moue méprisante. Son ami Jérôme, agacé par ses perpétuelles hésitations, utilisait un terme beaucoup moins archaïque pour qualifier son indécision. Et puis, comme il avait l'habitude de préférer voir le verre à moitié plein, il se dit qu'à quelque chose malheur est bon puisque cette ville, ordinairement agitée et bruyante, était aussi paisible qu'une bourgade provinciale endormie.

Soudain, et ce fut très brutal, alors qu'il était perdu dans sa rêverie, il tressaillit comme s'il avait été piqué par un insecte. D'abord confus, puis de plus en plus précis, un sentiment avait chassé ses pensées pour s'imposer à lui, et il eut l'impression d'avoir été tiré d'un profond sommeil. Pourtant, il ne s'était pas assoupi. Ce qui l'avait fait sursauter, c'était une idée venue de nulle part, inattendue et en total décalage avec ce qui occupait ses vagues réflexions, l'idée venue sans crier gare, sans que rien ne l'eut annoncée ; c'était une révélation, une certitude ; mieux, une évidence, celle d'une vérité première, essentielle, qu'on a toujours soupçonnée sans jamais pouvoir la formuler. Non que cette idée fut radicalement nouvelle. Simplement, elle ne s'était jamais imposée avec une telle force. Et c'était lumineux : il avait brutalement pris conscience que sa vie était un accident d'une totale banalité. Aussi fortuite que celle du pigeon qui allait de-ci de-là entre les tables de la terrasse du café en picorant ce qu'il trouvait.

Il se surprit à rire intérieurement en ressassant avec une profonde délectation que sa vie était infondée, sans nul besoin d'être justifiée. « Un accident ! Ma vie est un accident ! ». Il savourait cette pensée, se la répétait avec de petites variations, dans le genre : pourquoi faudrait-il que sa vie ait un but ? Pourquoi ce désir prétentieux d'avoir un destin, une mission ? Et il jouissait de l'impression étrange de sortir d'une torpeur dans laquelle il avait vécu jusqu'à présent, d'être lavé de tout soupçon. Un réveil, c'était exactement ça ; et aussi, un soulagement. Comme si, l'instant d'avant, tout appartenait à un monde de rêves, comme s'il avait été jusqu'ici un simple spectateur du film

de sa vie. Il avait vécu dans un monde parallèle et il était maintenant entré de plain-pied dans celui de la réalité. Tout simplement.

Pourtant, rien en apparence n'avait changé autour de lui mais tout ce qui l'entourait lui semblait soudain parfaitement clair, comme si un voile de gaze qui avait recouvert le monde en avait été ôté. Ce qu'auparavant il ne remarquait plus lui apparaissait sous un jour nouveau, d'une matérialité criante, que ce fut la table ronde à laquelle il était appuyé d'un coude à la terrasse du café, sa tasse de café en train de refroidir, le déclin du jour d'un été caniculaire. Assises non loin de lui, les trois filles qui étaient arrivées après lui continuaient de jacasser en sirotant leur coca-cola. Entre les tables, la serveuse à la poitrine opulente passait de son pas lourd, l'air fatigué, avec son plateau vide qu'elle balançait au bout d'un bras, l'autre main serrant une éponge d'un jaune moisi qu'elle passait sur les tables d'un geste machinal en regardant ailleurs, au loin, distraitement. Plus loin, sur le boulevard, des passants continuaient de défiler, comme des colonnes de fourmis. Bien qu'elle fût d'une extrême banalité, la réalité ainsi mise à nue lui paraissait soudain précieuse puisque chacun de ces petits faits, aussi insignifiants fussent-ils, étaient l'expression la plus pure de la vie.

Il aurait pu rester longtemps ici, jubilant à l'idée d'avoir enfin ouvert les yeux sur quelque chose d'essentiel. Pourtant, il se leva, poussé par le besoin de se fondre au flot lent des fourmis processionnaires du boulevard, dans l'air encore vibrant de la chaleur de ce jour d'été finissant et chargé d'une odeur moite de décomposition qui émanait

des égouts. Il ne chercha pas à savoir pour quelle raison il ressentait cette urgence de passer inaperçu.

Rentré chez lui, il retrouva l'appartement plongé dans la pénombre et dans le silence d'une maison où reposerait un mort, avec l'odeur familière de renfermé et la chaleur suffocante. Il fit tous les gestes habituels : remettre en marche le ventilateur, ouvrir la fenêtre, histoire de chasser l'odeur de renfermé qui serait vite remplacée par celle, putride, montant de la rue et pour meubler le vide avec le bourdonnement du ventilateur et celui, plus lointain, des bruits de la ville.

Il reprit ensuite ce qu'il appelait son travail, qui n'était qu'une façon de s'occuper. Plus que tout, il se méfiait de sa tendance naturelle à la rêverie qui avait pris une place grandissante depuis qu'il était retraité et pouvait l'amener à une inaction qui, au fond, convenait assez à son tempérament puisqu'il n'avait jamais eu le culte de l'action. Mais lorsqu'il se rendait compte qu'il avait passé la moitié de la journée à rêvasser au lieu de se plonger dans la lecture d'un livre pourtant passionnant, cette pente à se laisser aller lui paraissait néfaste.

Donc, autant mobiliser son attention en la fixant sur ce projet de site internet qu'il devait réaliser pour Jérôme. Quand Jérôme commençait une phrase en disant « Toi qui sais si bien faire ça... », on savait qu'il allait vous demander un service. Ça n'avait rien d'urgent puisque Jérôme était en vacances et n'était pas là pour le harceler, mais cette tâche l'occupait et ça lui donnait du fil à retordre. Il ne parvenait pas à maîtriser ce nouveau logiciel qui permettait, selon la publicité, de faire une mise en page de professionnel de l'édition.

Il examina son travail déjà entamé. Ce n'était pas si mal, mais quelque chose clochait dans la présentation. Et comme il n'avait rien d'autre à faire, il décida de tout recommencer. Au fond, il n'était pas dupe, c'était plutôt une distraction. C'était amusant de réaliser une page d'accueil d'un site internet, ça lui rappelait un jeu de construction. D'abord, placer des images comme on composerait une mosaïque, en entremêlant ces illustrations avec des zones réservées au texte. On pouvait ensuite déplacer, agrandir ou réduire à son gré chacun de ces blocs, prévoir une présentation sur une ou plusieurs colonnes. Les cadres étaient d'une nature différente selon qu'ils étaient destinés à recevoir des images ou du texte. Les cadres pour insérer des illustrations étaient vides lorsqu'ils étaient créés alors que les autres, où l'on devait faire apparaître le texte, apparaissaient, déjà remplis automatiquement d'un très long texte-standard en latin. Pour la première fois, il s'attardait sur ce texte de remplissage qu'il relisait : « *Lorem ipsum dolor sit amet...* », sans trop savoir pourquoi.

Du latin, il en avait fait en classe, par obligation plus que par goût, et il s'était empressé d'oublier le peu qu'il en avait appris. Aujourd'hui, sans savoir pourquoi, par désœuvrement sans doute, peut-être pour retarder le moment où il faudrait se mettre réellement au travail, il avait envie de comprendre ce texte. Si la plupart des mots éveillaient des réminiscences plus ou moins floues, le premier, *lorem*, ne lui rappelait rien du tout ; et les combinaisons qu'il formait avec les mots suivants et dont le sens revenait plus ou moins à son esprit débouchaient sur des bouts de phrases absurdes. S'il avait eu un dictionnaire sous la main pour trouver le sens du mot *lorem*, ça aurait

pu aider. Il sourit en pensant aux contresens que, gamin, il faisait en juxtaposant des mots trouvés dans son gros dictionnaire Gaffiot pour les ordonner en une phrase qu'il trouvait enchanteresse mais qui amenait de la part de son professeur des remarques d'une ironie mordante, permettant à ses camarades de s'esclaffer à ses dépens. Cela aurait pu être mortifiant s'il ne s'était pas, et de longue date, résigné à être la risée de la classe.

Bien sûr il perdait son temps à cet exercice idiot et inutile de traduction. Et après tout, pourquoi pas ? Il devait y avoir un sens. Forcément, cette phrase voulait dire quelque chose. Il se prit à penser au travail auquel se livrerait un archéologue devant une inscription gravée dans la pierre ou l'argile, tâtonnant à la recherche du sens. Cette comparaison le fit sourire, il n'allait tout de même pas se mettre au même niveau qu'un Champollion ou d'autres déchiffreurs d'idéogrammes mystérieux, ces savants fort érudits qui s'attaquent à un fragment de texte trouvé sur des éclats provenant d'une poterie ou d'une tablette de terre cuite trouvée au fond d'un site de recherches en Iraq ou ailleurs, les réunissent comme les pièces d'un puzzle et font appel à de rares spécialistes d'une langue archaïque répartis aux quatre coins du monde, en espérant avoir mis à jour des lambeaux d'un récit épique depuis longtemps perdus, découvrir une clef du passé, des données historiques ouvrant de nouvelles connaissances.

L'ennui c'est que parfois, après avoir passé des heures à se creuser la cervelle, un de ces chercheurs comprenait enfin le sens d'une inscription qui se bornait à indiquer que l'intendant d'un seigneur local avait enregistré le

paiement de taxes sous la forme de quinze moutons et de trente outres d'huile. On peut imaginer la tête de l'archéologue qui aurait préféré quelque chose d'un peu plus intéressant que ce banal reçu fiscal.

Ce serait toutefois mal connaître ces hommes et femmes de terrain qui passent des années à étudier des langues mortes, à scruter les reliefs d'un terrain, à crapahuter dans des conditions parfois héroïques, à user leurs yeux sur des parchemins à moitié effacés, ce serait mal les connaître d'imaginer une seule seconde qu'il en resterait là, celui qui aura déchiffré ce petit bout de texte pour lire qu'il s'agit d'un banal récépissé de paiement.

Car, après tout, allez savoir, peut-être que ce fait, aussi trivial fût-il, pouvait être le bout d'une ficelle qu'on tire, qu'on tricote avec un autre bout de ficelle, et puis encore un autre, pour que ce tricotage de bouts de ficelles amène à des déductions intéressantes. Bref, ouvrir la porte d'un placard ne contenant apparemment que des détritrus sans intérêt peut amener à la surface quelque chose qui a du sens. Ou à rien du tout, rien de plus que ces moutons et cette huile remis en l'acquis d'une taxe quelconque ou en donation à un temple. Après, on pouvait toujours se raconter une belle histoire inventée de toute pièce, on avait l'embarras du choix.

En tout cas, si cette phrase commençant avec le mot *lorem* était le bout d'une ficelle, ça ne menait à rien pour le moment. Et ce *Lorem ipsum...* devait bien conduire quelque part mais, pour le moment, ça ne conduisait que dans une impasse.

Finis de jouer, se dit-il brutalement, au boulot ! Remplacer ce texte-standard par celui que Jérôme avait rédigé,

traquer des lignes veuves et orphelines à tuer, des coupures de mots à gérer. À défaut d'être passionnant, ce travail lui donnait le sentiment d'être utile en rendant ce service à son ami.

Ça devait bien faire une heure qu'il s'échinait à ce travail assez fastidieux mais absorbant. Il releva la tête, remonta une mèche collée au front par la sueur, s'épongea le visage, se tourna vers la fenêtre : il ne s'était pas rendu compte de l'avancée du crépuscule, et voilà qu'il était déjà tard. Comme les jours précédents, c'était étrange de voir sa rue désertée par ses habitants. À part le halo d'un jaune moisi de quelques lampadaires, aucune lumière, les fenêtres des maisons étaient toutes plongées dans le noir. Pas de voiture ni de passant. Et pas un souffle de vent.

Il décida de sortir pour dîner. Ce n'était pas qu'il avait faim, mais il fallait manger ; et puis, ça lui ferait du bien de se dégourdir les jambes.

* * *

Il se prépara pour sortir, s'assura avant de claquer sa porte qu'il avait bien sa clef dans sa poche, descendit dans la rue chargée de l'odeur âcre de l'asphalte ramollie de la chaussée qui se mêlait à des relents nauséabonds des égouts. Jusqu'aux pavés des trottoirs qui dégageaient une odeur de silex chauffé.

La nuit était tombée et la rue était vide, comme d'habitude. Il marchait en rêvassant avec la délicieuse sensation

d'être seul au monde, que la ville lui appartenait ; il ne lui vint pas à l'idée de s'assurer que la voie était libre avant de traverser et il fut brutalement rattrapé par la réalité en ressentant simultanément un léger choc, un étourdissement qui le fit trébucher, en même temps qu'il entendit dans un brouhaha un crissement de pneus sur l'asphalte et un cri.

Il avait été légèrement heurté par un vélo dévalant la rue dans la pénombre et qui n'avait pas pu l'éviter. À la vérité, le choc n'avait pas été bien fort et n'aurait pas dû le faire tomber s'il n'y avait pas eu l'effet de surprise. En tout cas, ça n'était pas plus grave que ça.

Le cycliste était une fille, visiblement beaucoup plus choquée qu'il ne l'était lui-même. Elle était d'abord restée à califourchon sur son vélo, puis elle avait mis pied à terre. Une très jeune fille, pas plus de vingt-cinq ans, moins peut-être ; mince et souple, habillée d'un débardeur vert anglais, un pantalon moulant et des ballerines, et sa silhouette, sa tenue ainsi que la coupe de cheveux blonds lui rappelèrent immédiatement le personnage joué par Jean Seberg dans *À bout de souffle*, sauf qu'elle avait de beaux yeux d'une couleur franchement noisette qu'on voit parfois chez les blondes. Et volubile, peut-être sous le coup de l'émotion.

Si Gustave croyait avoir tout vu dans la vie, il se trompait lourdement. Ce qu'il vit ce jeudi-là le fit tomber à la renverse.

3.19

En couverture : *Zenon*, Evelyne Carubini

Conception graphique : Catia Caruso

ISBN 978-2-37864-000-2



9 782378 640002

16 euros